Publicité
Cartier
PRECIOUS DETAILS

REVUE DE THÉÂTRE

Ces œuvres dirigées par des femmes sont les bonnes pièces au bon moment

Le secteur cinématographique français est rongé par les débats sur les inégalités entre les sexes. Sur scène, les cinéastes mettent en avant les histoires de femmes.

Une image de «Viril», une représentation d'un soir seulement la semaine dernière au Théâtre Bobino. Gilles Vidal

Par Laura Cappelle

5 mars 2020

PARIS - Certaines performances arrivent juste au bon moment. Lundi, l'écrivaine française Virginie Despentes a été accueillie avec un rugissement lorsqu'elle est montée sur scène au Théâtre Bobino pour «Viril», une performance à la fois concert rock et monologues féministes. Après le triomphe de Roman Polanski trois jours plus tôt aux César, l'équivalent français des Oscars, Despentes venait de publier un article d'opinion furieux dans le journal français Libération - sous le titre « From Now On, We Get Up and We Leave » - la jeune foule était clairement de son côté.

Le contraste avec le froid qui était descendu lors de la cérémonie des Césars témoignait d'une profonde fracture dans le monde des arts français. Dirigée par Adèle Haenel , une poignée d'acteurs et de réalisateurs est sortie après que Polanski, accusé d'agression sexuelle par plusieurs femmes , ait été nommé meilleur réalisateur. (Polanski nie les accusations.) Dans sa pièce, Despentes a pointé du doigt le mépris du cinéma français pour l'inégalité des sexes, en écrivant que «le vrai message est: rien ne doit changer».

Le théâtre français, qui partage de nombreux artistes avec l'industrie cinématographique, rencontre certains des mêmes problèmes. Pourtant, le public peut voter avec son portefeuille. Aux côtés de «Viril», qui n'a été présenté qu'une seule nuit dans le cadre du festival «Paroles Citoyennes», de nombreuses productions féminines figurent actuellement parmi les meilleures soirées parisiennes et mettent en scène des personnages divers - mythiques, historiques et contemporains - au premier plan.

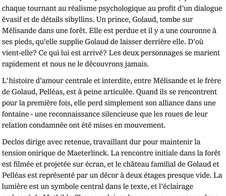
Catherine Anne, à gauche, et Luce Mouchel dans «J'ai rêvé la révolution» au Théâtre de l'Epée de Bois. Hervé Bellamy

Oubliez le décor d'époque et certaines scènes de «J'ai rêvé la révolution» de Catherine Anne («J'ai rêvé la Révolution») pourraient facilement faire partie de la collection de textes féministes de «Viril». Jouée au Théâtre de l'Epée de Bois, la pièce a été inspirée par l'écrivain du XVIIIe siècle Olympe de Gouges, dont les pamphlets politiques ont été influents pendant la Révolution française et qui a défendu les droits des femmes, publiant même une «Déclaration des droits de la femme .»

Anne - qui a écrit le texte, co-réalisé avec Françoise Fouquet et interprète le rôle de Gouges - se concentre sur les derniers mois de l'activiste. Gouges fut arrêté en 1793, lors de la Terreur qui suivit la Révolution, et condamné à la guillotine. De nombreux anciens révolutionnaires ont perdu la vie avec Gouges à cause de désaccords politiques avec le nouveau régime, et «J'ai rêvé la révolution» explore cette période sanglante. Dans la pièce, la mère du jeune garde chargé de surveiller Gouges devient fascinée par elle et lui donne secrètement une clé pour s'échapper.

Anne capte la confiance ouverte et contagieuse dans la justice qui conduit Gouges à refuser l'offre. En face d'elle, le garde (Pol Tronco), qui croit puérilement ses supérieurs, et sa mère analphabète (Luce Mouchel) sont aux prises avec des dilemmes moraux sur la loyauté politique et le rôle des femmes dans les mouvements sociaux, dans des scènes qui se déroulent presque entièrement au domicile familial et dans la cellule de Gouges, divisée uniquement par un écran sur scène.

Une dernière excursion didactique dans le présent - mettant en vedette deux personnages contemporains qui nous parlent de l'importance de Gouges - semble forcée, mais le reste de «J'ai rêvé la révolution» est bien écrit et au point.



«Pelléas et Mélisande» au Théâtre de l'Odéon, avec Alix Riemer, assis en arrière-plan, et Matthieu Sampeur, debout à gauche et à droite. Simon Gosselin

Il ne faut pas s'attendre à ce que les réalisatrices ne portent que des histoires ouvertement féministes sur scène. Les amoureux de «Pelléas et Mélisande» ont une qualité intemporelle, à l'image de la légende médiévale de Tristan et Isolde, dont le dramaturge Maurice Maeterlinck s'est fortement inspiré. Sa pièce, créée en 1893, est moins souvent vue de nos jours que l'opéra que Claude Debussy lui a inspiré, mais la metteuse en scène Julie Declos a imaginé une mise en scène d'une grâce convaincante au Théâtre de l'Odéon.

Le défi réside dans le style symboliste de Maeterlinck, qui résiste à chaque tournant au réalisme psychologique au profit d'un dialogue évasif et de détails sibyllins. Un prince, Golaud, tombe sur Mélisande dans une forêt. Elle est perdue et il y a une couronne à ses pieds, qu'elle supplie Golaud de laisser derrière elle. D'où vient-elle? Ce qui lui est arrivé? Les deux personnages se marient rapidement et nous ne le découvrons jamais.

L'histoire d'amour centrale et interdite, entre Mélisande et le frère de Golaud, Pelléas, est à peine articulée. Quand ils se rencontrent pour la première fois, elle perd simplement son alliance dans une fontaine - une reconnaissance silencieuse que les roues de leur relation condamnée ont été mises en mouvement.

Declos dirige avec retenue, travaillant dur pour maintenir la tension onirique de Maeterlinck. La rencontre initiale dans la forêt est filmée et projetée sur écran, et le château familial de Golaud et Pelléas est représenté par un décor à deux étages presque vide. La lumière est un symbole central dans le texte, et l'éclairage ombragé de Mathilde Chamoux laisse les amoureux presque dans l'obscurité aux moments clés - un choix contre-intuitif mais efficace.

Il est également rafraîchissant de voir le casting dépouiller les gestes stéréotypés de la romance sur scène et viser l'immobilité. Avoir l'air apathique est rarement une qualité sur scène, mais Alix Riemer, comme Mélisande, parvient à projeter le détachement sans être fade. Elle semble saisir son amour pour Pelléas, joué par Matthieu Sampeur, seulement au dernier moment possible, et après que Golaud l'ait tué, elle supprime de manière convaincante tout souvenir de l'événement. Quoi qu'il en soit, elle meurt d'un cœur brisé.

«VITRIOL» au Théâtre de la Tempête. Christophe Raynaud de Lage

De même, le réalisme n'est pas l'objectif de la nouvelle pièce d'Elsa Granat et Roxane Kasperski, «VITRIOL», qui vient de faire sa première au Théâtre de la Tempête. Dans ce document, les dramaturges cartographient le monde intérieur déformé d'un homme en proie à une crise de santé mentale alors qu'il convoque d'autres personnages - son ex-petite amie, son nouveau petit ami et trois musiciens - pour s'entraîner avec lui ou le soutenir.

La première moitié de la production de 90 minutes, que Granat a également dirigée, est aussi captivante qu'étrange. Olivier Werner, qui joue le personnage central sans nom avec un sentiment de désespoir maniaque, semble d'abord se présenter à la porte de son ex-petite amie, à sa grande détresse. Mais il la contrôle aussi parfois, elle et son nouveau partenaire comme des marionnettes: une table sur scène est dressée avec des figurines qui les représentent, et chaque fois que Werner les secoue ou les jette, les acteurs vacillent et tombent aussi.

Cet appareil rend chaque scène brillamment imprévisible, alors que la distribution alterne entre un drame domestique crédible et un théâtre physique absurde. «VITRIOL» est un portrait de l'esprit agité de Werner, et imite avec ingéniosité ses crises et ses débuts.

La seconde moitié ne s'appuie pas tout à fait sur cette promesse, malheureusement, en partie parce qu'elle met à l'écart le personnage féminin (une performance ludique de Kasperski) au profit d'un accent sur la théorie, alors que les hommes discutent d'extraits d'entretiens radiophoniques avec des experts en psychologie. Les relations établies par «VITRIOL» peuvent être imaginaires, mais cela ne veut pas dire qu'elles ne devraient pas aboutir à une conclusion significative.

Granat, qui est également acteur, est encore relativement nouveau dans la mise en scène; elle peut certainement s'appuyer sur cette offre idiosyncratique. Alors que la France se bat pour de vieux récits, il convient de se rappeler que les femmes écrivent de nouvelles histoires.

Viril. *Réalisé par David Bobée.* Festival «Paroles Citoyennes» / Théâtre Bobino. Autres représentations à Rouen, du 12 au 16 mai au Centre Pompidou à Paris, le 1er juillet.
J'ai Rêvé la Révolution. *Réalisé par Catherine Anne et Françoise Fouquet.* Théâtre de l'Epée de Bois, jusqu'au 8 mars.
Pelléas et Mélisande. *Réalisé par Julie Duclos.* Odéon - Théâtre de l'Europe, jusqu'au 21

Editors' Picks

How a Holocaust Survivor Showed Up for a Vaccine and Charmed a Hospital

What Is a Ballet Body?

How Daniel Kaluuya Makes His Characters Come Alive